

Docteur Tranky

« sous la direction du Professeur Claude Dumurgier »

Le riz

Cette quête pathétique



Dédié à notre maître

Le Professeur Jean Delvert

EXTRAIT

Les auteurs :

Cet ouvrage collectif est placé sous la direction du

PROFESSEUR CLAUDE DUMURGIER

Chirurgien des hôpitaux militaires

Médecin Général Inspecteur

Spécialiste de chirurgie urologique et gynécologique, le Prof. Dumurgier a formé de nombreuses promotions de chirurgiens en Afrique (Mali, Tchad, Mauritanie...) et en Asie (Cambodge, Afganistan...).

Grand connaisseur de ces régions tropicales, il y a organisé plusieurs missions humanitaires pour traiter les déchirures et les fistules causées par des accouchements traumatisants.

Sa grande expérience a guidé nos recherches dans des zones reculées où le riz sauvage constitue encore une partie notable de la ration alimentaire locale.

DR TRAN KY

Ancien élève de l'Ecole du Service de Santé Militaire (Lyon), Agrégé d'urologie du Val de Grâce, Professeur de la Faculté Royale de Médecine du Cambodge (1966 - 1975), Chirurgien en chef de l'Hôpital Militaire Américain de Phnom-Penh pendant la guerre du Viet Nam et du Cambodge. Puis chef de service d'urologie au Centre Hospitalier de St-Quentin et chargé de cours à l'Université de Reims de 1980 - 1998, Auteur de plus de 60 ouvrages culturels et scientifiques dont :

- Ces étranges cailloux de notre corps
Ed. F.A.R. Lausanne 1992
- Mémoire de puces – Si l'ordinateur m'était conté
Ed. F.A.R. Lausanne 1994
Prix de l'Exposition Internationale Computer 4 de Genève
- Traitement moderne des maladies de la prostate
Ed. Sauramps Médical Montpellier 1996
- Andrologie moléculaire
Ed. Sauramps Médical Montpellier 1998
- Bulbes, racines et tubercules comestibles et salutaires
Ed. Barthélémy Avignon 2001
Prix international de Santé et Nutrition
- Encyclopédie des fruits exotiques
Ed. You Feng Paris 2006
- Le crépuscule de la mémoire
Ed. You Feng Paris 2011

PR. MICHELE DIDOU-MANENT

Professeur d'histoire. Auteur et co-auteur de :

- Réussir pour tous par la neurobiologie – Application en pédagogie
(Traduit au Brésil)
Co-édition franco-belge Chronique Social (Lyon) et Academia
(Louvain) 1994
- L'art de fumer sans en mourir (Traduit en grec et en portugais)
Editions Aube 2003
- Grosse ou mince, histoire du corps idéal Ed. Perrin Paris 1996
traduit en allemand Ed. Kneschek München 1998, traduit en chinois
Taïwan 1999
- Encyclopédie des feuilles comestibles et aromatiques
Ed. Alzieu Grenoble 2007

Introduction

Ethnobotanique (Mythes et symboles)

Il était une fois le riz...

La berceuse des épis

A propos de la naissance du riz, un conte populaire cambodgien nous raconte ceci :

« Jadis, il y a de cela bien longtemps, le riz poussait partout. Et l'homme n'avait pas du tout besoin de le cultiver ; Il lui suffisait de le cueillir et de le manger, car il n'avait même pas besoin de le faire cuire. Et ce riz était délicieux.

Comme les hommes étaient heureux en ce temps-là ! L'abondance régnait partout dans tout le pays.

Un jour, une méchante femme injuria le riz. La plante, ainsi humiliée, se fâcha. Alors le riz décida d'abandonner les hommes. Par une nuit sans lune, il s'en alla se cacher au fond d'un lac. Les hommes devinrent très malheureux, affamés. Ils regrettèrent d'avoir offensé le riz. Alors ils se tournèrent vers un petit poisson d'eau douce, le "slat", et le supplièrent de les aider à ramener le riz sur la terre. Le petit poisson eut pitié d'eux. Il plongea au fond boueux du lac et pria le riz de retourner chez les humains.

Enfin le riz accepta de pardonner la méchanceté des hommes. Mais, à partir de ce temps-là, ces derniers durent peiner pour le cultiver, soigner, moissonner, battre, piler et cuire. »

Depuis, un slat séché figure parmi les offrandes au génie du riz. Le sacrifice de l'innocent poisson a ainsi sauvé l'humanité de la faim.

Le mythe du paradis perdu est fréquemment exprimé dans des légendes analogues chez de nombreuses peuplades montagnardes de l'Asie du Sud-Est qui avaient domestiqué cette céréale, il y a au moins 14 000 ans, comme l'attestent la découverte des grains fossilisés dans des sites préhistoriques.

La photographie aérienne révèle d'autre part l'existence des réseaux de canaux d'irrigation datant du néolithique, prouvant l'ancienneté de cette monoculture céréalière dans les bassins des grands fleuves : le delta du Mékong, du Ménam, de l'Irawady, du Gange...

Rites et cérémonies agraires

Semblable au pain dans la chrétienté, le riz ne tarde pas à jouir d'un statut sacré. Sa présence est constante dans toutes les fêtes religieuses. Chaque acte culturel concernant cette plante constitue en soi un rituel à respecter. La notion de santé, de bonheur, de sociabilité, de solidarité même, dépend de la disponibilité de cette nourriture précieuse. A tel point que pour saluer ou dire bonjour à une personne, on lui demande tout simplement « As-tu déjà mangé du riz ? »

Proverbes, dictons et expressions populaires illustrent chaque étape du travail champêtre. Faire entrer l'eau dans les champs de semis, c'est pour le paysan cambodgien « noyer passereaux et tourterelles ». Dès qu'apparaissent les jeunes panicules, on se réjouit que « la plante est enceinte ». La rizière prend alors une teinte dorée, c'est « la couleur de l'aile du perroquet ». Au bout de quelques mois, « le grain s'alourdit quand le lait s'y était fixé ». Avec soins, les gerbes récoltées sont à « amonceler en matelas, en linteau, en pélican s'envolant, en queue de chien » ou encore « en pied d'éléphant » lors des années prospères. Une fois le battage terminé, on vanne le grain pour enlever « la parole du paddy » et « ces balles vides qui s'envolent au vent ».

Les premières collectivités paysannes, ignorant la physiologie végétale, étaient obnubilées par l'apparence de cette céréale indispensable. Son cycle de dormance et de développement signifiait l'image vivante de l'humanité où la vie renaît de la mort des ancêtres, symbole consolant, qui entretient l'espoir, et en même temps inquiétant. Et si le cycle demain s'arrêtait ?

Il convient donc de se concilier les puissances qui y président, leur offrir des dons pour qu'elles le perpétuent et l'on se réjouit d'avoir été entendu quand les pluies de la mousson ramènent la verdure dans les rizières.

Progressivement, la culture du riz tisse les liens entre la germination et l'abondance de la récolte, la natalité et la force du clan, de la tribu, d'où les rites phalliques qui souvent accompagnent les festivités des semailles, fête de la vie perpétuées dans la célébration du renouvellement.

Le folklore est un miroir magique, il reflète l'enchevêtrement des croyances et des coutumes de la longue conquête du riz. A l'évidence il est vain d'attendre de lui l'enchaînement logique des faits, la filiation des idées, les étapes de l'évolution. Ces mythes et légendes, sans lien apparent, renferment en fait des thèmes agraires qui, venus de la nuit des temps et transmis à travers les générations, ont réussi à parvenir jusqu'à nous. Leur vitalité nous surprend et nous émerveille. Le culte de la Terre-Mère, des divinités animistes à la fois généreuses et capricieuses, tout comme l'adoration des Dasas de l'Indus, des Nagâ du Mékong, du Ménam... symbolisent la fertilité et la maternité, éternel recommencement de la végétation et de l'espèce humaine.

Des contes veulent que des vierges aient été fécondées par des fanes. L'ermite Foh-hi, l'un des fondateurs mystiques de la médecine au Tibet et en Chine, serait né d'une jeune fille et des grains de riz. La vierge sortant du bain, aurait trouvé, penché au-dessus de ses vêtements, un épi qu'elle cueillit. Elle le mangea et se trouva fécondée. Ce thème populaire connaît nombre de variantes dans les Royaumes de l'Himalaya. L'esprit des céréales engendre des humains et vice versa. Le cultivateur à l'orée du néolithique n'avait pour repères que la nature. Les causes et les fins se trouvaient enfermées dans le monde dans lequel il cherchait la source des pouvoirs qui s'exerçaient sur lui : ce qui lui procurait force, courage, nourriture, chaleur, vie. C'est dans ce qu'il voyait autour de lui qu'il croyait découvrir ces puissances primordiales. Dans les astres, les éléments, l'air, les nuées, les pluies, les sources..., la terre, qu'il domestique, accueillante ou hostile, et par-dessus tout les végétaux, changeants et immuables, infinis dans leur forme et qui ont une influence trop directe sur son existence quotidienne, tout cet univers lui inspirait des cultes variés dédiés aux divinités champêtres, témoignage émouvant de l'expression d'un sentiment mystique face au mystère autrement essentiel : celui de la vie.

Gloire au phallus qui féconde la terre

Bien avant l'invention de la charrue et pendant des millénaires à partir du néolithique, planter le riz consiste à creuser un petit trou dans le sol à

l'aide d'un bâton à enfouir. On y place le grain que l'on couvre ensuite d'une mince couche de terre. Certaines peuplades Jarai, Brau, Moï, Thai noir, Kouy, Hmong, Laokaï... des régions montagneuses de l'Asie du Sud-Est recourent encore à cette méthode ancestrale pour les semailles.

Le bâton à enfouir, en fécondant la terre, s'identifie au membre viril. Ainsi cet organe et sa simple représentation figurée ont-ils été investis d'un pouvoir surnaturel.

L'adoration du phallus, sous toutes les formes, connaît une diffusion hors du commun aux Indes, en Himalaya et en Asie du Sud-Est. Cette colonne divinisée, qui fait germer la terre, atteint parfois une dimension colossale.

Au Népal, la statue du roi Yoga Narendra Malla trône sur une monumentale colonne phallique au centre de la ville de Patan, tandis que des files de femmes Newar apportent au temple de Pashupatinath leurs offrandes (riz, fleurs, poudres de saindoux...) en caressant les lingams (le phallus créateur de Shiva) insérés dans des yonis représentant les vulves de la déesse Terre.

Une telle signification sublimée s'étend, jusqu'à un certain point, à une simple ligne verticale, chargée d'une valeur mâle et spirituelle, par opposition à la ligne horizontale ou à un triangle, symbole matriciel, femelle, dérivant d'une conception très ancienne que l'on rencontre déjà dans les pétroglyphes rupestres à l'orée du néolithique.

Non loin des temples d'Angkor, la source sacrée qui descend du mont Kulen coule à travers des colonnes de phallus érigés sur le lit pierreux du torrent. Ces linga ont pour fonction de purifier l'eau chargée de fertiliser les rizières dont le réseau d'irrigation s'étend sur plus de 3000 km² autour de l'antique capitale, identifiées sur les images radar des satellites de la Nasa (voir Proceedings of the National Academy of Sciences, 10-2007).

Loin d'être indécents, de tels phallus en érection agissent contre les démons qui ne supportent guère de voir les organes sexuels humains ! Les villageois du Népal, du Sikkim, du Bhoutan... n'hésitent donc pas à peindre des phallus et des vagins sur leurs portes et fenêtres pour tenir à distance les génies maléfiques. Les autels champêtres reçoivent des mêmes symboles de copulation ayant pour fonction de protéger la culture des parasites et des intempéries. Des **danses masquées** célébrées après la moisson terrassent les

Démons susceptibles de perturber le cycle de la mousson. Aux Indes, certaines paysannes portent encore à la taille un talisman de linga miniature en corne ou en métal. Le bijou magique confère la santé, purifie les mains dans la manipulation des instruments aratoires. Ces phallus minuscules, taillés en croissants et en forme d'embryon, existent aussi en Corée. Certaines momies de princesses portent sur leurs robes d'apparat ces micro phallus de jade chargés de purifier leur corps dans l'Au-delà.

Le sexe n'est nullement considéré comme la cause de déchéance, c'est au contraire la source de renaissance cyclique de la nature. Ici, l'élément féminin (Yoni), incarnant le principe dynamique, s'unit avec l'élément masculin pour que la sève irrigue les végétaux. L'union cosmique entre les éléments et la plante se réalise alors à travers cette copulation rituelle. Elle enfantera l'éclosion des semailles, fera surgir la force vive de la libération (Moksha) indispensable à la germination.

Qu'un sperme pur abreuve nos sillons

L'instrument aratoire en soi incarne une force magique. Etant objet de respect qu'aucun profane ne doit ni souiller ni offenser, une hutte spéciale abrite donc cet araire. On ne prononce aucun mot grossier dans son voisinage. Il est de coutume de célébrer des cérémonies dédiées aux divinités chtoniennes qui accordent la permission de commencer le labour. La veille, le paysan décore l'instrument de touffes de paille ou de fils rouges symbolisant le cordon ombilical reliant l'homme à la Mère-Terre. Habituellement, les villageois doivent sacrifier un poulet au champ en récitant des formules magiques dédiées au Maître du sol pour lui demander la permission de commercer le travail champêtre.

« Ô Prah Thorni, Terre sacrée, tes fils te supplient. Ils vont labourer sur ton ventre. Que ces sillons soient féconds. Bientôt, une couche de paddy embellira ton corps afin de nous permettre de célébrer ta bonté et ta puissance. »

Puis l'assemblée, les mains jointes, le dos courbé, répète : « Génies vénérés, vous qui gardez la terre et l'eau. Maintenant, comme vous nous offrez l'hospitalité, nous vous prions d'empêcher les crabes, les sauterelles, les termites qui sont vos enfants, de manger nos jeunes plantes de riz ».

Les rites de fertilité varient certes d'une région à l'autre, souvent d'une saison à l'autre. Par l'intermédiaire du médium ou de l'officiant, la Devi peut ordonner de modifier le mode ou le rythme des cérémonies.

Le soc, hérité de la houe ancestrale, fertilise le champ en pénétrant le sillon. Longtemps adoré comme un membre viril, il féconde la Terre-Mère. Labourer constitue un acte sacré unissant l'organe mâle à l'organe femelle. Le labourage déflore la terre vierge. Par ce geste, le ciel et la terre se marient pour donner naissance aux grains. Grâce à la pluie, cette semence du Ciel, sous la magie rituelle, conjugue chaque année le divin au profane pour faire croître la céréale.

Selon la tradition, en Birmanie comme au Siam et au Cambodge, ce fut lors de la fête du Sillon Sacré que s'accomplit le premier miracle de Bouddha.

« Et c'est ainsi que le labour est labouré, et il en sortira le fruit qui ne meurt point », enseigne un Canon pâli du Suttanipâta.

Saint Paul n'exprime-t-il pas la même pensée en invoquant le Laboureur Divin dans ce passage : « Nous sommes les coopérateurs de Dieu ; vous êtes le champ de Dieu » (Corinthiens 3, 9)

Labourage royal et fête des eaux

Dès l'aube de l'Histoire donc, les souverains de l'Inde, de la Mésopotamie, de Java, d'Angkor... tout comme l'empereur de Chine, de Corée, traçaient un sillon sacré devant le peuple pour annoncer le commencement de la culture, en signe de prise de possession et de fertilité du pays. Ce rituel reste toujours vivant dans les royaumes de la péninsule indochinoise.

Selon la tradition, les astrologues du palais se chargent de fixer la date de la cérémonie consacrée au Sillon Sacré. Le jour faste de cette grande fête agraire coïncide en principe au quatrième jour de la lune décroissante du mois de mai. « Réveiller la rizière », « donner l'âme au paddy » nécessitent au préalable la permission des Génies du sol censés protéger la culture et accorder une moisson abondante.

La célébration du « Sillon sacré » annonce au pays le commencement des travaux champêtres. Le souverain en personne trace solennellement les premiers sillons dans une rizière sacrée de la capitale. Par ce geste, il ouvre

la période des labours dans tout le Royaume. L'attelage et la charrue, sous la conduite du « Roi de Meakh » effectue trois tours de l'espace symbolisant la rizière. Une femme, « la Reine Mé Huor », suit le sillon en semant à la volée les semences merveilleuses. Puis les bœufs s'arrêtent devant une chapelle où les officiants brâhmanes invoquent la protection des Divinités chtoniennes sur les travaux des champs.

Après la prière, les bœufs sacrés sont dételés et conduits devant sept plateaux d'argent contenant du riz, du maïs, des haricots, etc... De leur choix, on tire les présages de l'oracle pour l'année à venir. S'ils choisissent l'une des céréales, la récolte en sera bonne. Si les bœufs mangent de l'herbe fraîche, les épizooties seront à craindre. S'ils boivent de l'eau, les pluies seront abondantes et la paix règnera ; mais s'ils se dirigent vers le plateau d'alcool, des troubles éclateront dans le pays. Alors on ne manquera pas de conjurer le mauvais sort par des offrandes somptueuses et des danses masquées en honneur de la Dame de Koh Krieng, la « Mère qui a toutes les marques de beauté », chargée d'éloigner les Démons des calamités.

Aujourd'hui encore, les chants épiques et les théâtres d'ombres de l'Inde et de l'Asie du Sud-Est célèbrent chaque année dans le Ramayana les amours de Râma avec la belle Sîtâ qui commémorent la gestation cyclique de la céréale. Le nom de cette reine mythique signifie justement « le Sillon ». C'est dans le creux laissé par la charrue phallique du dieu Vishnu que fut conçue cette femme féconde.

Jadis, prêtresses et danseuses du temple partageaient la couche royale pour implorer la fertilité des gerbes. Une croyance très ancienne des populations montagnardes dit que l'accouplement au milieu du champ fit germer l'ardeur virilisante de la plante afin qu'elle porte des épis somptueux.

En tant qu'organe géniteur, l'araire reçut le nom de « Lângala », mot sanskrit qui dérive de « Linga » signifiant « phallus » ou « signe, source de vie ». Tout viril qu'il soit, le membre fécondateur seul ne peut rien. Mais, une fois conjugué à l'organe génital féminin, la Yoni, la dualité parvient alors à la plénitude laquelle permet de passer du principe à la manifestation, de l'inerte à la dynamique génératrice de vie. La Yoni (matrice) forme l'autel, son ventre creux (vagin) embrassant le Linga est le réceptacle de la semence qui offre le germe.

Symbole à la fois central et axial, le Linga érigé supporte le poids du monde. Dans maints sanctuaires en forme de mandala, dont le fameux temple Bayon d'Angkor, le Linga central s'entoure de huit linga secondaires. Ces huit « graha » du Soleil indiquent les points cardinaux et les points intermédiaires ; repères temporo-spatiaux indispensables qui déterminent les dates des différentes étapes pour les travaux champêtres.

La pensée primitive confère ainsi à l'instrument aratoire le pouvoir de féconder le sol avant les semailles. (Rappelons-nous que le carus novalis (carnaval) des fêtes de printemps en Europe était parfois représenté au Moyen Age sous le signe de la charrue.)

Dans ce travail riche de sens, c'est l'homme qui doit transporter la charrue et tracer les sillons. La préparation des semences et des semis revient à la femme qui accomplit ces actes selon un rite précis transmis au cours des générations. C'est à elle de semer. Le travail pénible de repiquage du riz reste toujours un travail mixte. Puis l'homme seul se charge de l'arrosage. La femme moissonne. Le mari attelle les bœufs à la charrette, transporte les épis et les bat. Enfin la femme pile les grains et fait cuire le riz.

Chaque étape agricole est donc codifiée suivant le sexe. Assumer le travail de l'autre genre deviendrait un tabou. Il faut dès lors implorer le pardon des esprits offensés afin de conjurer le mauvais sort. Dans beaucoup de villages isolés, les paysans fabriquent eux-mêmes leurs charrues, leurs norias, leurs faucilles, tout l'outillage nécessaire aux cultures. Artisans et maîtres d'œuvre se chargent de la fabrication sur place des charrettes, des greniers, des métiers à tisser, des pirogues, des embarcations...

Par sa courbure, **la faucille** symbolise le cycle des lunaisons. Les moissons, qui se renouvellent, rappellent la dynamique de la mort végétale et de la vitalité des renaissances à l'arrivée de la saison des pluies.

Dans certains temples shintoïstes du Japon, on place la faucille sacrée sous les toits, elle protège contre la foudre, confère la bénédiction des divinités cardinales. Sa présence signe la progression temporelle, une évolution fertile à partir de la semence originelle. Etant bipolaire, la faucille génère la récolte après le sacrifice de la plante. Ainsi, l'épi ne s'obtient-il qu'en tranchant la tige laquelle, comme un cordon ombilical, relie les grains à la terre nourricière. La moisson, c'est le grain fécond

généreusement accordé comme nourriture et comme source d'une vie ultérieure. Si le grain ne meurt...

Le génie ophidien qui gouverne les rizières de la campagne cambodgienne se retrouve dans la silhouette gracieuse de la faucille à double courbure, le kandieu. L'artisan du village taille cet instrument traditionnel en forme de serpent nâga, une véritable œuvre d'art à la fois efficace et respectée. Pour moissonner, le paysan enfonce la queue de la faucille dans la touffe de paddy, la relève pour saisir la gerbe formée par la main gauche. Puis la main droite retourne la faucille pour trancher les tiges.

Des épis somptueux aux grains d'or.

L'épi est l'enfant né du mariage entre la terre et le ciel, par cette hiérogamie fondamentale, il incarne la dualité et le cycle du renouvellement. Etant à la fois nourriture et semence, l'épi apporte la vie et la foi. Au gré des mois, son devenir indique l'arrivée à la maturité, tant dans la croissance de la plante que dans les rites agraires célébrés par la collectivité. La maturation de la culture exprime ici l'épanouissement de toutes les possibilités de l'être, l'image du miracle de la fertilité. Le pouvoir, qui rend le sol capable de produire, vient de l'abîme des profondeurs, domaine des nâgas, des génies chtoniens, qui, par leurs semences généreuses, ont fécondé la terre-mère. De leur éjaculation tant sollicitée sont conçus sous le soleil les grains d'or de l'épi aux couleurs de la terre. En eux somnolent les forces de la renaissance.

Le grain, qui tombe, germe et se multiplie, illustre à la fois les vicissitudes et le miracle du végétal. Son symbolisme s'élève cependant au-dessus des rythmes de sa vitalité, signifiant par-là le passage annuel du vivant vers l'inerte et vice versa. Alors surgit l'énergie sous-terrainne vers la lumière. Par ce biais non manifesté revit la manifestation. Les fêtes rituelles ont donc pour but de délivrer cette alternance, perpétuant ainsi cette dynamique génératrice de vie.

Nâga vénéré, nos rameurs te saluent !

La très solennelle fête des eaux (Songkran) marque dans toute la péninsule indochinoise la fin de la saison sèche. La célébration qui dure trois jours a pour fonction d'implorer les pluies pour les futures récoltes. Dans les

villes comme dans les villages, l'eau est omniprésente. La coutume veut que l'on s'asperge mutuellement en signe de purification. Défilés en costumes traditionnels, lavages des statues de Bouddha et des divinités gardiennes du sol que l'on promène ensuite dans les rues pour la vénération de la foule.

Le rituel de la fête des eaux reste à peu près identique aux Indes, en Birmanie, au Laos, à Sri Lanka... Mais c'est au Royaume du Cambodge où la célébration du grand fleuve Mékong revêtit d'un faste inégalé.

A la pleine Lune de Kattik (novembre), le Retrait des Eaux du Grand Lac marque le renversement de courant du Tonlé Sap qui se jette dans le Mékong, la « Mère des Eaux » (pour « Mé » : mère et « Kong » : eau). C'est le retour des Nagas fertilisateurs vers le lit du fleuve et des rivières, traduction populaire de l'influence bénéfique de la crue. Par sa fonction régulatrice des pluies, la divinité lunaire joue un rôle primordial dans ces pays où la terre brûlée par le soleil attend impatiemment l'arrosage du ciel.

En ce jour solennel de la Fête des Eaux, le souverain se transporte dans son palais flottant ancré face à la chapelle de la divinité du Mékong. Il doit y demeurer pendant trois jours. L'après-midi, les courses des longues pirogues décorées animent cette festivité grandiose à laquelle sont conviées la pirogue et son équipage de rameurs représentant chaque village.

Au troisième jour de la célébration, un brâhmane, sabre en main, monté à l'avant d'une pirogue conduite par sept hommes, sectionne une lanière de cuir qui barre symboliquement le fleuve. C'est alors que les pirogues s'élancent au milieu des cris et des chants. Le soir, devant la lune, une embarcation érigée en autel s'arrête devant le Roi qui allume quelques uns des centaines de lumignons avec les dignitaires du Royaume. Alors commence le défilé des jonques et des embarcations surmontées d'allégories illuminées par les feux d'artifices.

Nous sommes les enfants de la Courge

Une question fondamentale se pose. Où est le berceau de cette précieuse céréale ? Au pays du peuple Miao, on raconte que le riz fut à l'origine enfanté au sein d'une courge primordiale, au même titre que l'espèce humaine d'ailleurs. Cette calebasse mère, en raison de sa silhouette bombée et de ses nombreux pépins aux amandes comestibles, symbolise par excellence l'autre cosmique.

La courge merveilleuse est portée par la liane axiale du monde, nous disent les Laotiens et les Thaï. Toutes les espèces humaines s'y trouvent à l'état d'embryons, tenant dans leurs mains les semences du riz ainsi que celles des autres végétaux. Le berceau de la courge féconde se trouve dans « les îles des Immortels », au pied du Mont Méru. La légende explique pourquoi les graines de courges au riz deviennent par excellence une nourriture cérémoniale, générant à la fois la longévité, la fécondité, la richesse, le bonheur. On la consomme à l'équinoxe du printemps. Le rituel rappelle le temps du renouvellement, annonce le début des travaux champêtres.

On retrouve aussi la courge mère qui a enfanté le riz pour nourrir l'humanité dans un conte africain. Jadis, unealebasse diabolique avalait tous les curieux qui s'approchèrent d'elle. Beaucoup de Peul périrent ainsi. Prise de pitié, la sorcière envoya la vieille Kalba au centre de la terre pour faire venir le bélier de feu. L'animal aux cornes rougies fit crever le ventre de la courge. De son ventre sont sortis des grains de riz, de sorgho et de fruits que les Peuls ont par la suite appris à planter. Le sacrifice de ce fruit du commencement donna vie à la nature. Les sociétés de la civilisation lunaire voient dans la courge la source féconde d'une Déesse-Mère : elle est la force génitrice de toute vie.

Dans le tantrisme tibétain, le riz est conçu au cours de l'union entre Adi-Bouddha et la déesse Dakini, le couple originel. Les cinq jouissances de cet accouplement primordial ont fini par engendrer le poisson, la viande, les céréales, le vin et l'amour à partir desquels la vie se développe.

L'adoration du Linga subsiste toujours dans le rite du « popil » que pratiquent les fidèles en Asie du Sud-Est. On célèbre cette salutation en accomplissant une circumambulation, chacun porte un plateau, « la matrice virginale », surmonté d'une bougie allumée (le linga fécondateur). La prière de l'ensemble évoque la création et la destruction rythmiques de la Nature végétale qui se manifeste dans les formes généreuses, puis se réintègre périodiquement, afin de se régénérer au gré des saisons.

A la dynastie Xia de la Chine antique, puis en Corée, le linga forme une tige de jade recourbée, le kuei, ornant le centre des temples. Sa fonction consiste à rappeler le mystère de la vie, ainsi que la sacralité de la procréation par les mariages avec les divinités (les hiérogamies).

Aliment vital, pureté première, posséder le riz signifie l'abondance. Même en Occident, la présence de cette céréale apporte le bonheur et la fécondité. On jette des poignées de riz lors des cérémonies de mariage. Ce geste cérémonial est un véritable sacrilège aux yeux des Asiatiques qui vénèrent ces grains comme un véritable don divin. On doit donc respecter le riz comme on respecte le pain.

Lors des fêtes de la moisson, la tradition miao supplie l'esprit des ancêtres ainsi que les âmes errantes à venir partager le riz délicieux préparés en leur honneur :

ô âme, reviens ! Cède à la gourmandise.

Voici de la tortue fraîche, du poulet succulent à la sauce de chou,

Du porc mariné, du chien aux herbes amères, parfumé au gingembre.

Toute la maisonnée est venue là pour t'honorer...

Notons que l'incantation mentionne à l'envi la viande de chien, le plat traditionnel le plus recherché des mânes et des vivants. Le pauvre animal est d'ailleurs élevé pour la boucherie des fêtes comme le faisaient aussi les Celtes, une découverte inattendue de l'archéologue P. Méniel (CNRS) lors des fouilles sur les fosses rituelles gauloises à Acy-Romance (les Ardennes).

Ainsi le riz n'est-il pas seulement considéré comme un aliment vital, mais aussi comme un « don divin à mériter, à penser et à respecter ». Au Japon, les habitants d'Okinawa disent qu'ils avaient reçu cette céréale vitale de la Princesse Otohime des Océans. Uraski, leur héros légendaire, avait un jour péché une petite tortue rouge. Il l'avait libérée de son filet. Plus tard, une grande tempête inonda l'archipel. Notre jeune pêcheur naufragé fut sauvé par la même tortue qui l'amena au palais de la princesse où il reçut le présent le plus précieux : le riz. De retour sur terre, Uraski apprit aux gens de l'archipel à cultiver cette plante qui a besoin beaucoup d'eau pour sa croissance.

La symbolique de cette céréale, dans la civilisation des peuples riziculteurs, rappelle les relations étroites, affectives entre l'humain et le végétal, comparables aux liens de sang qu'entretiennent entre eux les membres d'une famille, d'un clan ou d'un village.

Rien d'étonnant donc que la plante ait de tout temps servi à de multiples prestations cérémoniales impliquant une hiérarchie parmi ses variétés, considérées comme « mâles » ou « femelles », « jeunes filles » ou « grandes dames »... Cette herbe vénérée fait désormais partie de la société tribale dont elle est l'un des garants de la pérennité. Bref, le statut de cette céréale dans la pensée indigène reflète tout à fait la vision que cette dernière a de ses rapports avec la nature à laquelle elle se sent intégrée.

Le riz, aliment sacré, est, selon un autre mythe, venu du ciel grâce au don du prince Dinigi, petit-fils d'Amaterasu, Divinité du Soleil dont descend l'empereur du **Japon**. Une fois par an, au sein du sanctuaire d'Ise, l'empereur savoure la céréale en compagnie de la Déesse solaire. Le riz est, dans la croyance shintoïste, le symbole de la pureté et de la vie qu'accorde la puissance céleste.

Certaines variétés de **riz rouge** sont particulièrement recherchées au Japon, en Corée comme en Chine. En tant que nourriture spirituelle incarnant la lumière et la connaissance, ces grains jouissent, parmi les sociétés secrètes de ces pays, d'un statu ésotérique de « nourriture de vie et d'immortalité ». Le riz rouge, lors des rites de salutations, figure au milieu des offrandes sous la forme de galettes, bâtonnets, pyramides, alcool, figurines comestibles... Une tradition médiévale de l'archipel nippon recommandait longtemps d'enterrer de petites représentations phalliques, en argile ou en pierre, dans le but de renforcer la prospérité des rizières.

Le riz accompagne tous les fastes à l'arrivée du printemps. Le Banh Chung est un gâteau de **riz gluant** traditionnel que l'on savoure spécialement au Nouvel An (le Têt). Une légende vietnamienne raconte que la recette, composée de riz, de viande, de fèves vertes et d'épices, serait révélée au prince Tiêt Liêu lors d'un songe par l'âme de sa mère. De forme cubique, ce gâteau est enveloppé dans des lamelles de feuilles de palmier tressées dessinant des petits carrés symbolisant la terre et ses rizières. Le célébrer à l'autel des ancêtres signifie une année de bonheur et de prospérité.

Le « riz de jade » servi à minuit en Chine commémore le passage vers la nouvelle année. C'est l'instant où l'on accomplit devant les ancêtres « la première prière de l'année », dans l'espoir que les vœux soient reçus les premiers par les génies du lieu.

En Corée, on fête le Jour de l'An (Séollal), par une soupe traditionnelle appelée Tteokguk. La spécialité se compose de fines tranches de gâteaux de riz aux algues et aux viandes marinées, à servir avec un chou fermenté très piquant, le kimchi. Dans les temples shinto, les Japonais célèbrent le Nouvel An (Oshôgatsu) avec une soupe de nouilles de riz soba surnommée kake (dettes). Car la clôture de l'ancienne année signifie que l'on a déjà acquitté toutes ses dettes.

L'Esprit des nuages plane sur les rizières

Le serpent étant un animal qui mue, une telle faculté est considérée comme le passage cyclique de la vie à la mort et vice versa. Elle évoque aussi la plante qui meurt après avoir porté des graines dont la germination refleurira. Ces aspects font de ce reptile vivant sous la terre la source originelle des énergies à la fois sexuelles et spirituelles chez les peuples riziculteurs dont la survie dépend étroitement du cycle de la mousson. Ce qui diffère du tout au tout du rôle uniquement destructeur de ce reptile du péché dans « La tentation de Saint Antoine » de G. Flaubert.

Par sa longueur phallique, le cobra porte en lui le dynamisme mâle engendré par la Terre-Mère. La conjugaison du serpent au sexe génère ainsi une miraculeuse puissance fertilisante. Près de Madras, un naga mythique à sept têtes garde depuis treize siècles le Lingam de Shiva mesurant plus de 3 m. Du haut de sa colline, ce monument accorde la fécondité à chaque retour des pluies. En tant que divinité chtonienne, le reptile du village et des rizières veille sous le banyan où les femmes viennent déposer des offrandes composées de lait, de fleurs, de galettes de riz... Sa fête est célébrée avec faste le cinquième jour après la pleine lune, au mois de Shraavan (juillet-août) au début de la mousson.

Le serpent incarne donc l'esprit des eaux dans tous les folklores de l'Asie des moussons. Pour les tribus de la Papouasie et de l'Australie, le Grand Serpent Arc-en-Ciel Warnayarra est tombé un jour de la Voie lactée. Sa chute sur la Terre le transforma en source d'eau qui sillonnait les montagnes et les vallées avant l'apparition de l'homme. Dans quasi tous les récits mythiques de l'Asie tropicale, les avatars de ce reptile comprennent le nâga royal, le cobra, le dragon, le python, la tortue, l'iguane, les crabes de rizière..., sans oublier les crocodiles « suk » le doux et « suk » le méchant. Le